

gner par là que vous agrérez les sentiments du profond respect avec lequel je suis,

« Monsieur,  
« Votre très humble et obéissant serviteur,  
« VIONNET, jésuite. »

Lyon, le 17 novembre 1749.

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE AU R. P. VIONNET, EN LUI ENVOYANT  
sa *Sémiramis*.

« J'ai l'honneur, mon révérend père, de vous marquer une très faible reconnaissance d'un fort beau présent. Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres ; mais j'offre ce que j'ai. Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de Crébillon que moi : vous avez fait plus de tort à son *Xercès*, que je n'en ai fait à sa *Sémiramis*. Vous et moi, nous combattons contre lui. Il y a longtemps que je suis sous les étendards de votre Société ; vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement par les sentiments particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être très respectueusement,

« Mon révérend P.,  
« Votre très humble et très obéissant serviteur,  
« VOLTAIRE. »

Paris, le 14 décembre 1749.

George Vionnet naquit à Lyon, le 31 janvier 1712, d'une famille de négociants. Il entra chez les Jésuites, le 9 septembre 1728, et y fit tellement éclater son talent pour la poésie et pour l'éloquence, que ses supérieurs n'eurent pas à délibérer sur le choix de l'emploi qu'ils lui donnèrent. Pendant ses études de théologie à Paris, au collège de Louis-le-Grand, on le croyait digne de remplacer les La Rue et les Porée. Sa patrie le réclama; il revint à Lyon où il professa la rhétorique, pendant huit ans, avec beaucoup de succès. La difficulté qu'il avait à s'énoncer n'empêchait pas ses auditeurs de l'écouter avec plaisir, et souvent avec admiration ; mais elle lui causait tant de peine à lui-même qu'il se crut fondé à demander un autre emploi. Il se consacra donc alors à former à l'étude des belles-lettres les pensionnaires qui lui étaient confiés. « On sait, dit Per-